



Martin Harriague présente ce soir sa création Starlight au théâtre du Colisée.

© Olivier Houeix

PART D'ÉTOILE

Le Billet

RÉMI RIVIÈRE

Né dix-huit minutes après la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, Martin Harriague continue de déplacer les plaques telluriques à chaque petit pas d'homme. Plongé dans une ardente introspection, le jeune chorégraphe basque lançait sa générale trente minutes avant la mort de la reine d'Angleterre, avant d'anéantir, avec la seule idée de "manger là", toute possibilité de publication de la gazette d'hier, condamnant, à coup de poisson allergisant, une vitale partie de la rédaction à finir la nuit aux urgences. Pour le reste, le chorégraphe, associé il y a peu au Malandain Ballet Biarritz, a tout de même persisté dans ce qu'il sait le mieux faire, lors de la création de cette pièce sobrement intitulée *Starlight* : distribuer du bonheur. Tout en soulevant, sous le tapis d'un nouvel accouchement nucléaire, une dense poussière réfléchissante. Car cette fois, Martin s'intéresse à l'infiniment petit, l'atome de sa création, ce qui l'anime lorsqu'il danse, suspendu au fil d'autres chorégraphes ou lorsque, marionnettiste, il se heurte aux commandes et aux cadres imposés. Une crise d'avant quarantaine, en somme, quand le Temps d'Aimer a plutôt l'habitude de voir défiler des vétérans lorsqu'il s'agit de raconter sa vie sur scène. "Je suis peut être en fin de carrière?" s'amuse-t-il à s'inquiéter. Rentré un peu par hasard dans le festival, en

2017, par la plus grande fenêtre, Martin Harriague était alors un danseur phare de la Kibbutz contemporary dance company et il plantait vigoureusement l'affiche de la 27^e édition. Depuis, le basque a fait du chemin, comme danseur et surtout comme chorégraphe. Douze pièces ces trois dernières années, une réflexion tous azimuts, un engagement total et des sentiments mêlés que l'artiste, le vrai, a un besoin urgent de peigner. *Starlight* n'est pas une plongée égomaniaque de chorégraphe d'Instagram, mais la recherche impérieuse d'un sens à la création, la quête d'une pulsion originelle. Tout le monde n'a pas, comme Béjart, la facilité de changer de Dieu. En l'occurrence, le petit Martin Harriague, costumé de bric et de broc, reste fidèle à ses démons en string vert et au culte de Michael Jackson. Il faut, bien sûr, avoir beaucoup douté pour produire pareille foi. Faire vœu pieux dans la vérité de l'enfance. Faire retraite dans un entre moi, dans une liturgie à la fois douloureuse et festive, qui fait ressurgir des cadavres frétilants et permet des les contempler en croquant du pop corn. Le chorégraphe seul en scène est à la fois ministre de son culte et marabout, organiste et chanteur pope, danse thérapeute et moine dévot pour embrasser le costume de son créateur, psalmodier une ligne de basse qui fait revivre le Tout-Puissant, vati-

ciner un Thriller qui nous est apparu à tous il y a quarante ans, dans la sainte petite lucarne familiale, la version longue avec ses interférences, images pieuses et enneigées des années 80, dans la résurrection de zombies miraculeusement dansants. L'évangile selon Martin est un déluge de sens, une madeleine de Jackson, qui fait revivre la douceur maternelle et le salon familial, la cène de la première scène et l'envie intacte de toucher au piano, de pousser le canapé, d'écrire une chanson, d'enfiler le costume de lumière de la pop star et de l'habiter avec sa belle expérience de danseur. "Par la danse on comprend qu'il donnait tout" souffle Martin. Ce danseur tellurique reconnecte un terroir fertile. Et poursuit peut-être une réflexion arable sur la dramaturgie, la scénographie, la musique live qu'il a par exemple exploré dans la création de *Gernika*, pour le collectif Bilaka, et qui sera présenté ce jeudi au Temps d'Aimer. Au fond, plus que le Créateur, Martin Harriague questionne la toute puissante création. Et dans son dénuelement, cette mise à nue complexe d'orgueil et de pénitence, c'est finalement le public de la danse qui lui donne sa bénédiction, en rémission de son péché d'adulation et de cette incartade vers le stand-up dont on comprend la tectonique artistique et dont il revendique sa part de lumière et d'étoile.



Ça chauffe au casino

Avec le hip hop qui vient se mêler aux quadrilles antillaises dans *Cercle égal demi-cercle au carré*. Une proposition de la compagnie Dife Kako dont la traduction en créole signifie "ça chauffe" et qui ne fera pas mentir sa réputation de transporter le public avec musiciens sur scène et hip hopeurs. Une capsule de fête à partager ce soir en famille. Il reste des places...



Ça se déchaîne au Plaza Berri

Des fourmies dans les jambes après le spectacle ? Dife Kako et ses musiciens donnent rendez-vous au public après leur spectacle au Plaza Berri pour un *Bal Konsèr déchainé*. Un bal afro-antillais avec les danseurs encore chauds de la compagnie qui nous guideront dans la biguine, le cha cha et le zouk. C'est bon pour le moral !

ORGANIQUE

Rencontre

Kattalin Dalat

Une Université du mouvement dansant deux Boléros au Plaza Berri ou de la danse qui rencontre du surf lors d'une conférence à la médiathèque : le travail mené par Auréline Guillot est représenté sous plusieurs de ses dimensions lors du festival. Si les thèmes des rendez-vous semblent éloignés, ce n'est qu'une impression. En réalité, une définition organique de la danse les anime comme une toile de fond. Auréline Guillot explore les mouvements qui nous relient. Mieux, elles les libèrent.

Professeure et fondatrice de l'école de danse Instant Présent à Biarritz puis de l'Université du Mouvement en collaboration avec le chorégraphe Gilles Schamber, Auréline Guillot démarre sa carrière de façon atypique. La jeune femme doute quelques années de sa vocation de danseuse avant de se rendre à l'évidence. Après avoir mené une formation universitaire à Paris puis en Allemagne, elle qui danse depuis l'âge de quatre ans se décide à auditionner. Les portes s'ouvrent avec fulgurance et le rêve se réalise. Elle devient danseuse au Malandain Ballet Biarritz durant six ans. Elle rencontre Gilles Schamber, chorégraphe avec qui elle s'initie à la danse contemporaine. Ils décident ensemble de fonder l'Université du mouvement et de croiser leurs univers. La troupe permet à des amateurs de vivre une expérience éphémère de scène et de création presque identique à celle que vivent



Conférence Quand la danse rencontre le surf, à 11h à la Médiathèque de Biarritz.

© Stéphane Bellocq

les professionnels au quotidien. Pièces du répertoire adaptées, exigeantes des répétitions, rythme de travail : autant de réalités qui ne sauraient prendre sens sans une expérimentation des sensations que procure cet état de danse. "Nous travaillons beaucoup sur le ressenti, la conception, pas la forme. Danser intensément a un impact profond dans la vie des gens et sur leur mental. Cela permet d'accéder à une sensation d'ampleur intérieure, de plaisir". La danseuse est portée par une conviction : celle que l'émotion est un fluide à laisser couler en soi, un mouvement à suivre, un flot pouvant trouver

la grâce.

"Le Boléro, c'est un peu le battement de cœur du monde, une œuvre qui invite l'humain à se sentir connecté à une énergie planétaire. Ce que je demande aux danseuses ici, plus que l'exécution des pas, c'est de sentir ce lien, cette conscience d'appartenir à une chaîne". Bien entendu, les deux Boléros portés par Thierry Malandain et Gilles Schamber ont été réécrits selon les possibilités et les potentiels de la troupe. Le résultat est stupéfiant, fin, émouvant. Une troisième pièce signée par un jeune chorégraphe contemporain prometteur, Gabin Schoendorf, donnera aussi sa

part de poésie à l'instant.

Mais la quête artistique d'Auréline Guillot ne s'arrête pas à la transmission et se poursuit jusque dans l'océan. Le surf est pour elle une révélation lorsqu'elle s'y initie il y a quelques années. "Finalement, là aussi, il faut suivre le mouvement et le laisser se diffuser en soi. Le corps du danseur sait instinctivement faire cela sauf qu'ici, la partition est donnée par l'océan et l'équilibre doit se trouver sur un 'sol' instable". Un lâcher-prise ou une joie tendue vers le public comme une douce vague ce samedi, programmée parmi les nombreux rendez-vous gratuits du festival.

TXAPELDUNAK

Kronika

PEIO HÉGUY

Dantza Hirian festibala orain sarkonki errotua zaigu Euskal Herriko dantzaren inguruko ekimenen artean. Euskal Herriko dantza konpainia garaikide gazteei haien obrak hiri bazterretan publikoki aurkezteko parada eskaintzen die hamazazpigaren aldiko antolatu mugazgandiko festibal ibiltari honek. Beste partaidetza batzuk lotu ditu gainera nazioarte mailan atek zabalduz honela gure herriko tropa gazteei.

2008az geroz gainera, artista gazteei egoitzak burutzeko parada eskaintzen dien Aterpean dispositiboa plantan ezarri du Festibalak. Baina ez die honek bakarrik sortzeko eremu bat eskaintzen, diru laguntza ere ekartzen baitie aldi berean. Mugaz bi aldeetako koreografo eta konpainia gazteei halako laguntza ekartzen dieten erakundeen artean agertzen da Biarritzeko Malandain Balleta ZKN eta preseski, eskuhartze honen ondorioz ditu Maitaldiaren antolatzaileak lehiakere-

tako irabazleak haien sorkuntza estreinekotz festibalaren garaian aurkeztura gomitatzen.

Justuki OSA + MUJIKAK konpainia, Jaiotz dantzariak eta Xabier jantzigile-eszenografoak osaturikoa zaigu hurbilduko bere azken sorkuntzaren aurkezteko. Jaiotzek Rafke Van Houplinesekin batera burutu duoa, beti beste zerbaiten bila dabilen bikote bati buruz, baina pixkanaka laguntasunaren poderioz, presentearekin konformatzen hasiko dena. Mugimendua, mezua eta estetika uzartuz beti dituzte konpainiako bi lagunak haien sorkuntzak apailatzen, aldi honetan bezain bat besteetan ere.

Beraiek ere unibertso desberdinetatik atera eta batu baituzten 2017 urtean taldea sortzeko. Laguntasuna beti agerian baina presenteari eusteko aldi honetan. Etorkizun handiko konpainia, ohiz kanpoko eremuetako ikuskizunetaz gain, antzokietan aurkeztuak izateko beste batzuk apailatuak baitituzte jadaniko, haien 3.a Biarritzetik landa Montréalén aurkeztuko baitute hain zuzen ere.

Presente eta etorkizun ederra du beraz euskal dantza garaikideak.



Les élucubrations de Toinette par la Compagnie Sous la peau - Brumachon / Lamarche.

© Olivier Houeix

CÔTÉ JARDIN

Le jardin de la villa Natacha a offert un écrin précieux à la dernière création de Claude Brumachon et Benjamin Lamarche. Un moment magique pour les spectateurs rassemblés autour des personnages de Molière réinventés par le duo. Loin du dénuement pour lequel on les connaît, ils signent une fois de plus, vêtus de leurs habits baroques, leur amour de la danse. Et le public dans un clin d'œil entendu, l'a bien compris.

Le Temps d'Aimer en bus

Le bus est offert à tous les spectateurs du Temps d'Aimer. Les tickets sont à retirer au guichet du festival, au théâtre de la Gare du Midi.

Le Temps d'Aimer est un festival éco-responsable. Partagez vos gazettes, collectionnez les, recyclez les.

Licence
L-R-21-009535
L-R-21-009537
Imprimeur
Antza
Papier certifié PEFC™

Le festival est propulsé par



LE TEMPS
D'AIMER
LA DANSE